

BIBLIOTHÈQUE HISTORIQUE

**S. MOSCATI**

PROFESSEUR A L'UNIVERSITÉ DE ROME

**HISTOIRE  
ET  
CIVILISATION  
DES PEUPLES SÉMITIQUES**

*Édition française revue et mise à jour par l'auteur*



**PAYOT, PARIS**

A LA MÊME LIBRAIRIE

- B. BAENTSCH, professeur à l'Université d'Iéna : *David, roi d'Israël*.  
 René BERTHELOT, membre associé de l'Académie de Belgique : *La Pensée de l'Asie et l'Astrobiologie*.  
 Alfred BERTHOLET, professeur à l'Université de Berlin : *Histoire de la civilisation d'Israël*.  
 R. BLEICHSTEINER, professeur à l'Université de Vienne : *l'Eglise jaune*. Thibet. Mongolie.  
 R. BULTMANN, professeur à l'Université de Marbourg : *Le Christianisme primitif*.  
 V. Gordon CHILDE, professeur à l'Université de Londres : *L'Aube de la civilisation européenne*.  
 A. COHEN, rabbin de la synagogue de Birmingham : *Le Talmud*.  
 G. DALMAN, directeur de l'Institut archéologique allemand de Jérusalem : *Les Itinéraires de Jésus*.  
 Sir William DAMPIER, senior Tutor of Trinity College, Cambridge : *Histoire de la science et de ses rapports avec la philosophie et la religion*.  
 Will DURANT : *Histoire de la civilisation*. Tomes I, II, III, IV, V, VI, VII, VIII, IX.  
 Mircea ELIADE, ancien professeur à l'Université de Bucarest : *Traité d'Histoire des religions*.  
 Henri FRANKFORT, professeur à l'Université de Chicago : *La Royauté et les Dieux*.  
 Raymond FURON, sous-directeur au Muséum National d'Histoire naturelle : *La Paléontologie*.  
 H. de GLASENAPP, professeur à l'Université de Tubingen : *La philosophie indienne*.  
 Maurice GOGUEL, professeur à la Sorbonne, doyen honoraire de la Faculté libre de théologie protestante de Paris : *La naissance du Christianisme*.  
 — *L'Eglise primitive*.  
 — *Jésus*.  
 A. GUILLAUME, professeur à l'Université de Durham : *Prophétie et divination chez les Sémites*.  
 F. HEILER, professeur à l'Université de Marbourg : *La Prière*.  
 E. O. JAMES, professeur à l'Université de Londres : *La Fonction sociale de la religion*.  
 Joseph KLAUSNER, professeur à l'Université de Jérusalem : *Jésus de Nazareth*.  
 Ed. LANGTON, docteur en théologie : *La Démonologie*.  
 G. G. LAPEYRE, des Pères Blancs, ancien directeur du musée Lavigerie à Carthage, et A. PELLEGRIN : *Carthage latine et chrétienne*.  
 P. LAVIOSA-ZAMBOTTI, professeur à l'Université de Milan : *Les Origines et la Diffusion de la Civilisation*.  
 G. vander LEEUW, professeur à l'Université de Groningue : *La Religion dans son essence et ses manifestations*.  
*Le Legs d'Israël*. Etudes sur l'apport du judaïsme à la pensée humaine à travers les siècles.  
 H. LEISEGANG, professeur à l'Université d'Iéna : *La Gnose*.  
 A. LODS, membre de l'Institut : *Histoire de la littérature hébraïque et juive*.  
 H. E. del MEDICO : *La Bible cananéenne*.  
 G. MENSCHING, professeur à l'Université de Bonn : *Sociologie religieuse*.  
 Ernest MULLER, docteur en philosophie de l'Université de Vienne : *Histoire de la mystique juive*.  
 John MURPHY, professeur à l'Université de Manchester : *Les origines et l'histoire des Religions*.  
 R. OTTO, professeur à l'Université de Marbourg : *Le Sacré*.  
 — *Mystique d'Orient et mystique d'Occident*.  
 Dr A. S. RAPPOPORT : *Histoire de la Palestine*, des origines jusqu'à nos jours.  
 St. RUNCIMAN, chargé de cours à l'Université de Cambridge : *Le Manichéisme médiéval*.  
 G. G. SCHOLEM, professeur à l'Université de Jérusalem : *Les grands courants de la mystique juive*.  
 Edward WESTERMARCK, professeur à l'Université de Londres : *Survivances païennes dans la civilisation mahométane*.

HISTOIRE ET CIVILISATION  
DES PEUPLES SÉMITIQUES

1272



8° G  
M571H

« Peu d'ouvrages sur le même sujet possèdent la lucidité, la concision et la précision scientifique, combinées avec un style excellent et coulant, qui caractérisent le livre du P<sup>r</sup> Moscati. Ses jugements sont objectifs et équilibrés. »

L. V. ZABKAR (*Journal of Near Eastern Studies*).

« Ouvrage excellent et utile..., fondé sur une connaissance complète, et en partie sur une étude directe, des sources et de la bibliographie spécialisée, et illuminé par une claire compréhension des principaux problèmes historiques. Comme l'auteur lui-même le remarque avec une satisfaction légitime, une étude semblable n'existait pas auparavant en Italie ou ailleurs et on en sentait d'autant plus le besoin que, très grands, et en partie proprement révolutionnaires, sont les changements que de récentes découvertes ont apportés à la connaissance et à l'évaluation de l'histoire antique de l'Orient antérieur. »

G. LEVI DELLA VIDA (*Oriente Moderno*).

« Nous n'hésitons pas à appeler ce livre un beau manuel... nous y trouvons tout ce qu'un étudiant de Faculté peut désirer comme préparation aux études sémitiques spéciales, géographie, langue, histoire, culture, religion. Et le tout présenté avec un souci de clarté et de sobriété, avec un sens didactique, une maturité de jugement qui surprennent. »

E. LATOR (*Mélanges de l'Université St-Joseph, Beyrouth*).

« Tous ceux qui étudient l'histoire et la culture des Sémites doivent lire l'ouvrage de l'illustre auteur, car il constitue la meilleure introduction à ces études... Voilà pourquoi on peut le recommander chaleureusement. »

A. KLEINHANS (*Antonianum*).

« Le lecteur attend trois choses d'un tel ouvrage : sûreté, clarté et présentation de l'état actuel des recherches. Le Professeur Moscati a pleinement rempli ces conditions. »

A. DIETRICH (*Zeitschrift d. Deutschen Morgenl. Gesellschaft*).

« Ce volume est une des meilleures occasions de voir combien notre connaissance de l'ancienne civilisation sémitique a été changée, amplifiée et approfondie par le travail archéologique et historique moderne, dont l'auteur est une autorité distinguée. »

J. FINEGAN (*Journal of Bible and Religion*).

« Ce précieux manuel a une valeur inappréciable non seulement pour les étudiants italiens, mais pour tous ceux qui s'intéressent à la sémitologie, quelle que soit leur nationalité. »

J. M. PEÑUELA (*Sefarad*).

BIBLIOTHÈQUE HISTORIQUE

---

SABATINO MOSCATI  
PROFESSEUR A L'UNIVERSITÉ DE ROME

---

HISTOIRE  
ET  
CIVILISATION  
DES PEUPLES SÉMITIQUES

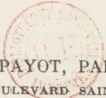
---

*Édition française revue et mise à jour par l'auteur*

---

**Avec 4 cartes**



  
PAYOT, PARIS  
106, BOULEVARD SAINT-GERMAIN

1955

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous pays.



SABATINI ROBERT

Le premier chapitre de ce livre est consacré à l'étude de la notion de liberté. L'auteur y expose ses conceptions fondamentales et les principes qui doivent guider toute réflexion sur ce sujet.

Il y a une certaine liberté de la pensée, une liberté de la conscience, une liberté de la parole, une liberté de la presse, une liberté de la religion, une liberté de la circulation des personnes et des biens.

HISTOIRE

Le second chapitre est consacré à l'histoire de la liberté. L'auteur y expose les différentes conceptions de la liberté qui ont existé à travers les siècles et les civilisations.

CLASSIFICATION

Le troisième chapitre est consacré à la classification de la liberté. L'auteur y expose les différents degrés de la liberté et les conditions de son exercice.

DES PEUPLES SEMITIQVES

Le quatrième chapitre est consacré à l'étude de la liberté chez les peuples sémitiques. L'auteur y expose les conceptions de la liberté qui ont existé chez ces peuples et les conditions de son exercice.

Le cinquième chapitre est consacré à l'étude de la liberté chez les peuples aryens. L'auteur y expose les conceptions de la liberté qui ont existé chez ces peuples et les conditions de son exercice.



PARIS, 1900

LES ÉDITIONS LAISSEZ-FAIRE

1900

## AVANT-PROPOS DE L'AUTEUR

*Ce livre a été écrit pour fournir une brève introduction et une première initiation à l'étude des civilisations sémitiques anciennes. S'adressant à des lecteurs qui prennent pour la première fois contact avec le sujet, il voudrait le présenter de la façon la plus simple et sous l'angle le plus attrayant possible ; c'est pourquoi il a paru préférable de renoncer à l'accumulation de noms et de dates et, par contre, de faire ressortir davantage les traits généraux des différentes civilisations dont il est question. Les transcriptions scientifiques ont été évitées et, partout, la préférence a été donnée aux formes les plus courantes des noms de lieux et de personnes. La bibliographie qu'on trouvera à la fin donne des références pour une connaissance plus approfondie des principales questions ainsi que pour l'étude des langues, sujet qui n'a pu être traité ici que dans un paragraphe de l'introduction.*

*Deux raisons surtout m'ont induit à écrire ce livre : d'abord l'absence d'un ouvrage de ce genre, alors que la diffusion des connaissances nouvellement acquises, dans un milieu plus vaste dépassant celui des spécialistes, ne peut être qu'utile aux études sémitiques ; ensuite, le fait même que les nombreuses découvertes et études de ces dernières années ont profondément modifié les connaissances qu'on avait traditionnellement en la matière.*

*Les sujets traités ont été limités dans le temps à la période antique et, pour ainsi dire, classique des civilisations sémitiques. Ces dernières n'ont été étudiées que pour autant qu'elles ont leur propre histoire et dans la mesure où elles ne se sont pas définitivement détachées du milieu sémitique et n'ont pas été absorbées dans d'autres agrégats culturels plus vastes. Ainsi, même sans vouloir interrompre nettement le cours de l'exposé, l'étude des Akkadiens et des Cananéens porte sur l'ensemble de leur période historique, alors que celle des Hébreux a été poursuivie approximativement jusqu'au moment de la perte de leur indépendance politique, au I<sup>er</sup> siècle de notre ère, celle des*

*Araméens jusqu'à l'époque hellénistique, celle des Arabes jusqu'à l'Islam, phénomène historique et culturel plus que sémitique, celle des Éthiopiens jusque vers le VII<sup>e</sup> siècle de notre ère, époque à laquelle ils furent définitivement retranchés du reste du monde sémitique. Je me rends parfaitement compte que ces limites imposées sont très imparfaites ; mais il en serait probablement de même pour toutes autres. Il s'agit, somme toute, d'une nécessité pratique qu'il fallait bien considérer.*

*Par rapport aux éditions italienne et allemande, la présente édition française comporte de nombreuses modifications, apportées en vue de tenir compte des dernières découvertes et des études les plus récentes, des suggestions faites par les critiques et, parfois aussi, des réflexions que l'auteur s'est faites lui-même. C'est ainsi que, tout en conservant le plan et la structure de l'original, ce livre voudrait, dans chaque nouvelle édition, se renouveler et se tenir à jour.*

SABATINO MOSCATI.

Rome, décembre 1954.



# HISTOIRE ET CIVILISATION DES PEUPLES SÉMITIQUES

---

## CHAPITRE PREMIER

### LA CONTRÉE

1. L'Arabie. — 2. Syrie et Palestine. — 3. Mésopotamie. — 4. Voies de communication. — 5. Conclusion.

Dans son prolongement occidental, l'immense continent asiatique forme une vaste péninsule qui, entourée de trois côtés par la mer, rejoint au Nord, sans interruption, le continent africain. Tout récemment seulement le travail des hommes a rompu cette continuité naturelle en ouvrant artificiellement la brèche du canal de Suez.

Cette péninsule porte le nom d'Arabie. Sa vaste étendue de steppes et de déserts pousse vers la mer septentrionale, mais elle en est séparée par une chaîne de montagnes qui longent la côte orientale de la Méditerranée. Cette région montagneuse, par où passent les grandes voies de communication qui relient les continents, porte au Sud le nom de Palestine, au Nord celui de Syrie.

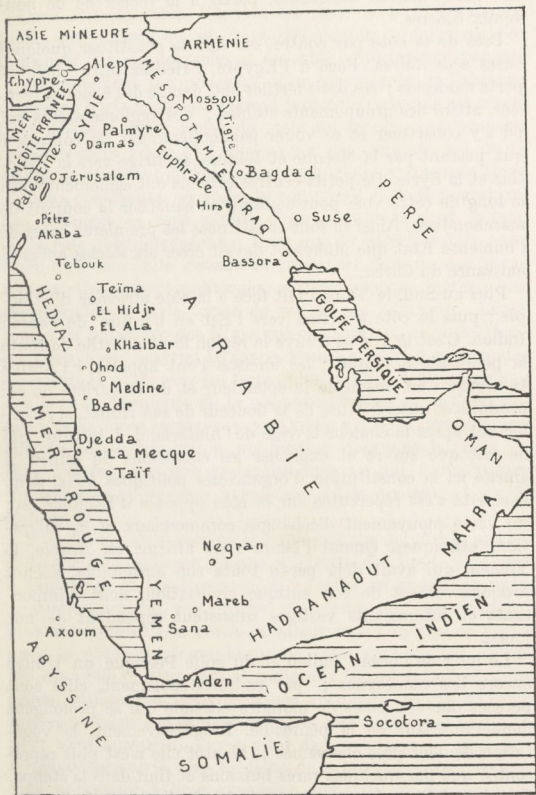
Au Nord-Est, la péninsule arabe est limitée par l'arc que forment les montagnes d'Arménie et de Perse, bien que le désert ne puisse arriver jusqu'à leur pied. En effet, entre les montagnes et la zone désertique, les vastes cours de l'Euphrate et du Tigre délimitent une région étonnamment fertile et féconde : on l'appelle Mésopotamie, d'un nom grec qui signifie « région entre les fleuves », bien qu'à proprement parler ce terme ne désigne que la partie septentrionale de cette région. Depuis les époques les plus anciennes, une grande partie de l'histoire du Proche Orient tourne autour de la région des fleuves, suivant les lois d'une évolution naturelle conditionnée par une situation géographique privilégiée.

La Syrie et la Palestine, l'Arabie, la Mésopotamie forment

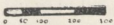
donc ensemble un complexe géographique bien déterminé ; à une époque ancienne, ses frontières ont délimité en même temps un ensemble de civilisations. Les peuples qui ont vécu dans cette zone ont forcément subi l'influence des conditions du sol ; de ce fait, les mouvements migratoires ont périodiquement marqué la direction vers les régions les plus fertiles et les voies de communication les plus essentielles. Si d'une part la nature a géographiquement favorisé la formation d'entités historiquement et politiquement autonomes, d'autre part ces entités se sont continuellement contrebalancées de sorte que les déplacements de poids qui s'observaient en un point devaient se réfléter et se répercuter sur les autres points.

1. — Le voyageur qui navigue le long de la côte arabique de la mer Rouge aura l'impression de se trouver devant une région montagneuse ; il voit les sommets de hautes montagnes s'élever à peu de distance de la mer. Mais, à mesure qu'il pénètre à l'intérieur des terres et se dirige vers l'Est, ces montagnes s'abaissent progressivement jusqu'à se niveler pour former un haut plateau à peine vallonné, qui s'abaisse progressivement vers la Mésopotamie et les rives du golfe Persique. En réalité, toutes les côtes d'Arabie, même celle qui borde l'Océan Indien, sont plus ou moins marquées par des chaînes montagneuses qui suivent approximativement le rivage ; dans l'ensemble, cette caractéristique est un facteur de fertilité pour la zone côtière, alors que le haut plateau s'ensable rapidement pour former des déserts vastes et incultes.

Du haut de ces montagnes aucun fleuve d'importance ne descend pour arroser le haut plateau : seuls quelques petits cours d'eau y prennent naissance. Certains d'entre eux pénètrent dans le terrain pour réapparaître à quelque distance dans des régions plus arides. Autour de ces sources se concentre la vie des nomades du désert, pour qui l'eau est l'élément le plus précieux et le plus apprécié. Ce sont les oasis, que la nature a offertes aux hommes de cette péninsule, vrais refuges contre l'aridité infinie du pays. Les populations qui s'agglutinent autour de ces points d'eau finissent par devenir trop nombreuses pour la médiocre fertilité que dispensent les faibles sources ; elles doivent alors reprendre la route et, dans



LA RÉGION SÉMITIQUE



une pérégrination incessante, partir à la recherche de nouveaux centres.

Près de la côte par contre, on voit se constituer quelques bases sédentaires. Face à l'Égypte, l'Hedjaz offre quelques ports modestes ; ses oasis fertiles ont, depuis des époques reculées, attiré des groupements stables ; des agglomérations ont pu s'y constituer et se vouer particulièrement au commerce qui, passant par la Mecque et Médine, se dirige vers la Palestine et la Syrie. De petits centres urbains ont également surgi le long de cette voie pour soutenir et canaliser le courant de marchandises. Ainsi se sont constituées les premières bases de l'immense État que Mahomet devait créer six siècles après la naissance du Christ.

Plus au Sud, le Yémen fait face à la côte africaine d'Éthiopie ; puis la côte s'incline vers l'Est en bordure de l'océan Indien. C'est là que se trouve la région la plus fertile de toute la péninsule arabique : les anciens l'ont appelée « l'Arabie Heureuse » en raison de la splendeur et de la variété de ses produits et aussi à cause de la douceur de son climat, si reconfortant après la chaleur torride de l'hinterland. L'histoire, qui ne fait que suivre et exprimer les conditions du milieu, a amené ici la constitution d'organismes politiques forts, dont l'activité s'est répercutée sur la côte opposée d'Éthiopie par un vaste mouvement d'échanges commerciaux et de migrations ethniques. Quand l'Islam s'est affirmé en Arabie, le Yémen, qui avait déjà perdu toute son autonomie, déchet progressivement de son antique civilisation, dont d'importants et intéressants vestiges subsistent cependant de nos jours.

Le long de l'océan Indien et du golfe Persique on trouve encore des montagnes ; par endroits seulement, elles sont percées par des zones de moindre altitude qui se prolongent dans l'intérieur de la péninsule. Progressivement, la végétation devient plus clairsemée ; bientôt elle n'est plus représentée que par quelques rares buissons et finit dans la steppe. Plus loin à l'intérieur, toute trace de vie disparaît. Les sables s'étendent sur des distances infinies dans lesquelles, par endroits, l'homme n'a pas encore pu pénétrer. Le sable cache des pièges mortels. Redouté par les explorateurs de l'Afrique, il représente dans cette région de l'Arabie, qui en est la conti-



nuation géologique naturelle, le plus terrible des dangers.

Dans son ensemble, l'Arabie est donc la plus pauvre de toutes les régions où vécurent des peuples sémitiques. Ses immenses déserts de roche et de sable, interrompus par endroits seulement par une végétation sporadique, et l'absence de grands ports naturels malgré l'énorme étendue de ses côtes, l'ont nécessairement isolée du reste du monde ; sa position médiane entre l'Asie et l'Afrique n'a pas toujours fait de la péninsule l'élément de jonction par lequel doivent passer, entre les deux continents, les voies du commerce et de la migration. Les échanges se sont plutôt déplacés vers le nord, le long de la côte méditerranéenne, alors que le désert restait pour ainsi dire immobile devant le perpétuel devenir des organismes ethniques et politiques, gardant presque intactes ses caractéristiques et la forme de vie de ses habitants. Longtemps, la puissance des États qui ont surgi au nord de l'Arabie (Babylone, Assyrie, Byzance, Perse) a barré aux nomades du désert la route vers les terres plus riantes et plus fertiles ; il a fallu la décadence de la puissance byzantine et l'écroulement de la force persane au VII<sup>e</sup> siècle ap. J.-C., pour ouvrir aux Arabes unifiés par la prédication islamique la route du Nord : ce fut alors une avalanche immense qui, à une vitesse vertigineuse, se déversa jusque sur l'Asie centrale et sur la France.

2. — Tout autre, comme la nature de son sol, fut le sort de la bande montagneuse longue et étroite qui limite le désert à hauteur de la Méditerranée. Si l'Arabie est pauvre en voies de communication, cette région par contre en possède et des plus importantes : en partie la valeur de ces routes, en partie aussi la position géographique de cette zone en soi, en ont fait une voie de transit tout indiquée. Dans l'antiquité, cette région côtière s'est trouvée située au milieu de grands organismes politiques et économiques : la Mésopotamie et l'Égypte, pays axés autour du cours vital de leurs fleuves, aspiraient à déboucher sur la côte médiane de la Méditerranée orientale, voie nécessaire à leur expansion militaire et commerciale. Le moyen âge vit passer par là le flot des armées musulmanes en marche contre Byzance ; de nos jours encore, la politique des empires pointe tenacement sur la Syrie et la Palestine, où les puissances mondiales aspirent à s'assurer les voies de tran-



sit qui, d'Europe et d'Afrique, conduisent vers le Moyen et l'Extrême Orient.

L'aspect général de la région est celui d'une série de montagnes parallèles à la mer, moins élevées à mesure qu'on approche de la côte. Cette chaîne montagneuse est nettement coupée dans toute sa longueur par une profonde dépression qui suit approximativement le cours de deux fleuves : l'Oronte au Nord et le Jourdain au Sud. L'Oronte, qui prend sa source en haute Syrie, a son cours encaissé entre deux barrières de hauts contreforts montagneux qui, par endroits, s'élèvent jusqu'à trois mille mètres au-dessus du niveau de la mer. Ceux du versant maritime portent le nom de Liban, alors que la chaîne qui fait face au désert prend celui d'Anti-Liban.

Les forêts du Liban sont merveilleuses. Dans ses régions les plus hautes, la chaîne de montagnes s'évase pour former de vastes étendues couvertes de pins, de cyprès et de cèdres, qui constituent une source de richesse pour le commerce : des ports de la côte, les navigateurs portent les troncs abattus vers l'Égypte, aussi dépourvue de bois de construction que l'est la Mésopotamie. On voit ainsi se constituer d'importants ports commerciaux, favorisés par la nature de la côte qui, par endroits, s'incurve pour former de vastes baies bien abritées. C'est là que vécurent les Phéniciens, célèbres marchands et navigateurs de l'antiquité qui, avec leur audace et leur goût du risque, ont parcouru toutes les rives de la Méditerranée sur de minuscules bateaux ; les colonies qu'ils ont fondées ont laissé partout les traces indélébiles de leur maîtrise mercantile et de leur expansion maritime.

A l'Est de l'Oronte, l'Anti-Liban s'abaisse progressivement vers une région parsemée d'oasis, autour desquelles d'importantes cités ont surgi. Une des plus célèbres fut Palmyre, centre d'un petit État autonome ; c'est de là que partait la route si importante qui, de Syrie, conduit à l'Euphrate et pénètre en Mésopotamie. Plus au Sud, nous trouvons l'oasis de Damas avec ses jardins fleuris, arrosés par les cours d'eau qui descendent des montagnes. En général, ces centres n'ont pas pu arriver à une puissante organisation politique, du fait même de leur position géographique. Comprimés entre des États beaucoup trop forts pour eux, ils se sont donc constitués en petites unités autonomes, plus particulièrement adon-

nées aux activités commerciales. Un phénomène analogue s'est produit pour les cités phéniciennes de la côte, que l'état de vassalité plus ou moins larvé à l'égard des grands empires n'a en aucune façon empêché de développer une vie maritime intense et féconde.

En réalité, la Phénicie se prolonge au sud de la chaîne du Liban ; elle rejoint les frontières de la Palestine proprement dite. Ici également un fleuve sépare en deux la grande chaîne des montagnes : le Jourdain, célèbre comme tous ces sites par les souvenirs de l'Histoire sainte. Dans son parcours, le Jourdain s'évase en deux grandes cuvettes pour former le lac de Tibériade au Nord et la mer Morte au Sud. Toute la zone à l'Ouest du lac de Tibériade porte le nom de Galilée ; en allant vers le Sud, on trouve la Samarie et puis la Judée, dont le chef-lieu est la ville trois fois sainte de Jérusalem.

Jérusalem se trouve à une altitude d'environ 800 mètres. Aucun sommet de la région ne la dépasse de beaucoup ; en direction de la mer, la hauteur des montagnes diminue progressivement jusqu'à aboutir au rivage sablonneux qui n'abrite que peu de ports. A mesure que l'on se dirige vers la péninsule de Sinaï, limite de la Palestine et du continent asiatique, les sables dominant le paysage. Puis on pénètre en Afrique et dans la riche plaine d'Égypte : mais le passage n'est guère facile ; souvent les voyageurs d'Égypte ont préféré s'aventurer par mer et mettre le cap sur les ports abrités de la Phénicie.

On peut appeler la Syrie et la Palestine des pays fertiles ; depuis des époques très reculées, des hommes ont cultivé ces pays, en passant par le cycle continu qui fait que des pasteurs, venant du désert, passent progressivement au stade de la vie et de la culture sédentaires. Mais les invasions pacifiques furent peu nombreuses : dans le cortège des armées venant du Sud, de l'Est et de l'Ouest, la destruction s'est abattue avec une fatalité répétée sur cette terre, suivant les lois d'un destin dont les plus connus des habitants du pays, les Hébreux, semblent avoir porté dans l'histoire la tragique hérédité.

3. — Hérodote a écrit que l'Égypte est un don du Nil : cette expression, si vivante et si pertinente, pourrait également s'appliquer à la Mésopotamie et aux deux fleuves qui la sillonnent et lui portent l'élément indispensable à la vie.

Actuellement, le Tigre et l'Euphrate sont réunis avant leur embouchure ; mais dans l'antiquité il n'en était pas ainsi. Ils couraient parallèlement et se jetaient séparément dans la mer qui, à cette époque, s'avancait bien plus loin au Nord. Au cours des temps, les alluvions déposées par les fleuves se sont accumulées sur leurs embouchures et ont amené la réunion des deux cours d'eau sur une terre gagnée sur l'océan. Les cités antiques qui s'élevaient au bord de la mer se sont ainsi progressivement trouvées plus éloignées des eaux sur lesquelles elles fondaient leur prospérité ; c'est pourquoi elles déchurent et leurs ruines gisent actuellement en plein désert.

L'Euphrate et le Tigre prennent leurs sources dans le massif montagneux d'Arménie ; leurs eaux descendent en torrents de régions où règnent les neiges éternelles et dont la hauteur dépasse parfois 4.000 mètres. Dans leur course impétueuse, les deux fleuves rejoignent par bonds la zone de la plaine et là le paysage change complètement : le sable succède à la roche, et les eaux, ralentissant leur régime, tendent à déborder et à altérer leur cours. Ce phénomène atteint son point culminant au printemps et à l'été, quand le volume des eaux augmente rapidement, provoquant une inondation brusque et irrégulière, désastreuse pour les terres ensemencées. C'est là que le travail de l'homme a dû intervenir pour transformer une source de destruction en un élément bénéfique et de prospérité. Depuis les époques les plus reculées on a donc, dans ce pays, entrepris la construction d'une série de canaux pour dévier les eaux d'une façon systématique, en quantité modérée et au bénéfice des semailles. Toute la littérature mésopotamienne ancienne est pleine du souvenir de ces travaux et, à toutes les époques, les souverains ont considéré le creusement des canaux comme une des œuvres contribuant le plus à leur gloire.

Là où il n'y avait pas de canaux, c'était le marais permanent. Des îlots de terre affleuraient au-dessus des eaux basses et de gigantesques roseaux naissaient du terrain où régnaient les fièvres. Des représentations assyriennes nous montrent des hommes qui, pour fuir devant les envahisseurs, se réfugiaient dans le dédale des marais, où ils se mouvaient sur de petits radeaux ou se cachaient dans le fouillis des roseaux.

Les grandes variations dans les conditions naturelles du pays, où les montagnes couvertes de neiges éternelles succèdent aux plaines sablonneuses et ensoleillées, se traduisent par un changement analogue dans la température et le climat. La partie septentrionale de la région mésopotamienne, qui prend le nom d'Assyrie, est particulièrement froide en certaines zones ; le Sud, par contre, la Babylonie, connaît de mai à novembre des températures excessivement élevées, que l'humidité de l'atmosphère rend encore plus difficilement supportables. En cette saison le soleil, qui devient un facteur de mortalité, réduit à un état de difficulté extrême la vie des hommes et des animaux.

Les montagnes du Nord de la Mésopotamie sont particulièrement riches en minerais et en métaux : l'or, l'argent, le plomb, le fer et le cuivre s'y rencontrent en quantités abondantes. On a retrouvé des contrats passés avec des caravaniers venant du Nord pour l'achat de métaux. De son côté, le sous-sol de la Mésopotamie offre d'autres richesses : avant tout le naphte et le bitume, tous deux déjà d'un usage courant chez les Assyriens, qui s'en servaient pour leurs bateaux. Dans cette région, les céréales trouvent un terrain particulièrement propice ; on pense même que c'est là qu'elles doivent avoir eu leur origine.

De même que les eaux descendant des montagnes se concentrent en Mésopotamie, on voit converger dans la plaine les voies de communication qui proviennent de toute la zone environnante. L'histoire de cette région est donc celle de la lutte pour le contrôle de ces routes à l'aide desquelles on pouvait dominer l'accès et la sortie de la vallée. C'est la raison pour laquelle les rois mésopotamiens ont constamment eu le regard fixé sur les montagnes (et, par delà les monts, la mer occidentale) ; c'est aussi pourquoi les destructeurs de la puissance mésopotamienne sont venus des montagnes.

4. — La Syrie et la Palestine représentent, dans le Proche Orient, le centre naturel de rassemblement et de triage des voies de communication, par lesquelles circulent les courants vitaux du commerce et des populations. De par sa position géographique, la bande syro-palestinienne est le pivot autour duquel gravitent trois axes qui partent en direction de trois continents. Le désert étant impraticable, il en résulte que



les communications entre l'Asie et l'Afrique doivent décrire un large demi-cercle et contourner par le Nord les sables de l'Arabie ; la route vers l'Europe orientale touche la Haute-Syrie d'où, à travers la chaîne du Taurus, elle pénètre en Asie Mineure et se dirige sur Constantinople. Mais, indépendamment des communications terrestres, les voies maritimes aboutissent également à la côte syrienne. La mer ne constitue pas un élément plus difficile à traverser que la terre, quand des montagnes ou des déserts de sable imposent au voyageur des fatigues insurmontables.

C'est du reste par mer que passe, depuis les temps les plus reculés, la voie de transit la plus courante et la plus pratique qui mène de Syrie en Égypte. Les ports de la Phénicie offraient des ancrages trop tentants pour que les voyageurs et les négociants eussent préféré affronter les risques de la traversée du désert de Sinaï qui, par voie de terre, barre l'accès de l'Afrique. Il y avait toutefois une route qui passait par ce désert ; partant de la plaine de Palestine méridionale, elle débouchait dans le delta du Nil. La Palestine était plus pauvre en ports que ne l'était la Phénicie : le commerce maritime avait tendance à éviter ses côtes.

La route qui conduit de Syrie en Mésopotamie n'est pas très longue : après être remontée jusqu'à Alep, il ne lui reste plus qu'un court trajet à travers le désert pour rejoindre le cours de l'Euphrate. A partir de là, le fleuve offre une voie commode au voyageur qui peut ou bien suivre son cours, ou encore, après l'avoir traversé à hauteur de ses affluents du Nord, côtoyer l'un ou l'autre de ces derniers et se diriger ensuite sur le Tigre. Plus au sud de cette artère, une modeste route caravanière se détache de Damas et conduit en ligne directe vers le cours du moyen Euphrate ; ayant pour pivot la fertile oasis de Palmyre, cette route coupe le désert.

Les relations avec l'Arabie sont plus complexes. En dernière analyse, la navigation dans la mer Rouge a toujours été un des moyens les plus pratiques pour rejoindre la côte d'Arabie et de là, dans la mesure du possible, pénétrer dans l'intérieur. Néanmoins, les républiques commerciales du Hedjaz et, plus au sud, les royaumes prospères de l'Arabie Heureuse ont connu, depuis les époques les plus reculées, une autre artère qu'empruntaient leurs commerçants : c'est la route



qui, par Médine et la Mecque, longe la côte presque parallèlement. Jalonnée d'oasis, elle conduit jusqu'en Palestine méridionale, d'où elle se prolonge par les voies qui mènent en Syrie. Bien plus petites, quelques pistes de caravanes sillonnent la péninsule dans toute sa largeur ; elles descendent en pente douce du haut plateau au golfe Persique et à la Mésopotamie.

Les montagnes semblent barrer à la Syrie l'accès de l'Asie Mineure et conséquemment de l'Europe ; mais il existe une route qui traverse cette chaîne directement et rejoint les voies de communication du Nord. C'est par cette route que, plus d'une fois, durant le moyen âge, les Arabes ont tenté de pénétrer dans le cœur de l'empire byzantin créant, par leurs razzias successives, un état permanent d'équilibre instable aux frontières.

5. — Au cours des époques, l'histoire et la civilisation des Sémites a toujours reflété les conditions du sol. Au fond, par leur fatalité, les grands mouvements des peuples ont été essentiellement déterminés par les facteurs économiques et climatiques qui conditionnaient la vie des hommes. Obligatoirement, ces derniers ont circulé le long des voies de communication imposées par la structure du terrain, réseau sanguin de l'organisme extrêmement sensible de ces régions : c'est autour de leur possession que se sont cristallisés les conflits de l'histoire. Les États sont nés et se sont constitués en obéissant à certaines fatalités géographiques qui leur ont imposé tantôt l'unité compacte, tantôt le fractionnement perpétuel. L'art et la civilisation ont tiré leurs thèmes du milieu ambiant et les ont assimilés : ainsi en une synthèse perpétuellement renouvelée, les civilisations ont tiré du milieu même les éléments qui constituent leur originalité.

En même temps, les peuples étrangers qui, de trois côtés simultanément, enveloppaient la région sémitique, ont exercé de l'extérieur une action décisive sur les équilibres ethniques, politiques et culturels. Si l'on arrive par une abstraction à une synthèse de la nature géographique de toute la zone, on verra qu'elle est comme un immense pont jeté entre les grands continents : l'Asie, l'Afrique et l'Europe. Nécessairement, quand les conditions historiques le permettaient, les gens qui l'habitaient devaient être des facteurs de syncrétisme et de transmission culturelle.

## CHAPITRE II

### LE NOM. LES LANGUES. LES RACES

1. Nom et diffusion. — 2. Aspects linguistiques. — 3. Aspects raciaux.

1. — Dans les régions dont les contours et les aspects viennent d'être sommairement exposés, des peuples aux caractéristiques nettement apparentées ont vécu depuis au moins trois mille ans avant le Christ : ce sont les Sémites.

Ce nom tient son origine d'un passage de la Bible, plus précisément du chapitre X de la Genèse. Les affinités et les parentés ethniques y sont expliquées en faisant descendre les peuples de personnes liées entre elles par voie de descendance. Ainsi, de Sem, la Bible fait descendre, entre autres, Aram, Assur et Héber, c'est-à-dire : les Araméens, les Assyriens et les Hébreux. Les savants européens de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle ont donc adopté le terme Sémites pour désigner le groupe de populations auquel appartiennent les Araméens, les Assyriens et les Hébreux. A mesure que la science évoluait, le concept s'est élargi et modifié ; la recherche archéologique et linguistique a mis au jour des peuples nouveaux aux caractéristiques similaires et, d'autre part, il a été possible de déterminer plus exactement les aspects typiques et essentiels qui font qu'un peuple, une langue et une civilisation peuvent être appelés sémitiques. De nos jours, on discute encore pour savoir si certaines langues, comme l'égyptien, appartiennent ou non au groupe sémitique ; de nouvelles civilisations, que les fouilles arrachent à l'oubli des temps, forcent continuellement de rechercher un nouvel équilibre des définitions et des caractères généraux.

Avant le XVIII<sup>e</sup> siècle, le nom générique d'Orientaux définissait tous les peuples et toutes les langues de l'Asie. Sporadiquement, on a relevé l'affinité entre certaines langues sémitiques, quand les conditions ambiantes mettaient face à face sur le sol natal ou en pays étranger, ces peuples tellement semblables entre eux. Ainsi, dès qu'ils furent en contact avec

les Arabes qui avaient traversé l'Afrique septentrionale et pénétré sur le continent européen, les juifs d'Espagne eurent la possibilité de se rendre compte directement de certains rapports entre leur parler et celui des envahisseurs d'outre-mer.

Si, dans le vaste périmètre formé par l'Arabie, la Mésopotamie, la Syrie et la Palestine, les Sémites présentent un aspect notoirement compact et unitaire, même à l'étranger, au cours des temps, ils ont fait des incursions plus ou moins importantes et parfois des conquêtes durables. Ce dernier cas a pu se vérifier sur la rivé africaine qui fait face au Yémen : c'est là que des tribus arabes, attirées par la richesse de la région, ont commencé à immigrer bien avant l'ère chrétienne et ont fondé des centres et des comptoirs commerciaux. La mer Rouge s'enrichit ainsi de nombreux ports, alors qu'à l'intérieur de l'Afrique l'occupation sémitique prenait un caractère stable, les nouveaux venus se superposant à la couche de la population préexistante. C'est ainsi que s'est fondé le plus ancien empire d'Éthiopie.

Parmi les migrations instables, il faudrait énumérer tous les mouvements venus à la suite de conquêtes militaires, surtout et dans une très large mesure les migrations des Arabes. Le déclin ultérieur de l'Islam et le fractionnement de l'empire en États de plus en plus autonomes n'ont toutefois pas empêché que de nombreux éléments arabes et conséquemment sémitiques aient pénétré dans la langue et dans la composition ethnique des peuples sur lesquels les envahisseurs s'étaient abattus au moment de leur conquête foudroyante.

Un aspect particulier de la diffusion des populations sémitiques nous est encore fourni par la fondation de colonies. Dans cet ordre d'idées, un peuple surtout ressort au premier plan dans l'antiquité : les Phéniciens, célèbres pour leur activité maritime. Du fait même des nécessités imposées par leur commerce, les Phéniciens ont été amenés à établir des bases de ravitaillement et des points de relâche sur divers points stratégiques de la mer Méditerranée, depuis l'Afrique jusqu'à l'Espagne et la Sicile. L'histoire mouvante de ces colonies a donné lieu à l'intervention d'éléments sémitiques dans les affaires politiques de l'Occident européen, longtemps après que la puissance phénicienne eut sombré à jamais.

Un aspect tout spécial de la diaspora sémitique est celle

des Juifs : elle se situe à une époque bien plus tardive et sort donc du cadre de la présente étude. Avant et après la destruction de Jérusalem par les Romains, des groupes de Juifs se sont dispersés à travers l'Europe, plus tard en Amérique, et s'y sont conservés en noyaux relativement inaltérés.

2. — Il existe certains caractères typiques qui distinguent les peuples sémitiques des autres peuples ; ces traits ressortent presque entièrement de la linguistique.

Il existe un grand nombre d'éléments phonétiques, morphologiques, syntactiques et lexicaux communs aux langues sémitiques (isoglosses), éléments qu'on ne peut attribuer à des échanges intervenus aux époques historiques ; ils nous apparaissent plutôt comme un patrimoine commun à toutes ces langues, qui s'est formé aux époques préhistoriques. A la lumière de la méthode comparative, les caractéristiques communes, qui se retrouvent à travers les temps et les distances dans l'espace, correspondent bien à l'idée d'une descendance génétique et, dans ce sens, on parle d'un sémitique ancien ou sémitique commun.

L'unité linguistique dont il est question se fonde surtout sur la fixité notoire et la rigidité du système morphologique, articulé autour de radicaux formés généralement de trois consonnes. Le sens général du vocable est lié à ces racines ; l'adjonction de voyelles, de préfixes et de suffixes, en détermine la valeur morphologique. Par exemple, les trois consonnes *k*, *t*, *b*, forment une racine à laquelle est lié le sens d'« écrire ». Cette racine, comme telle, est naturellement une abstraction ; car on ne la rencontre jamais seule et, non vocalisée, on ne saurait la prononcer. Mais, en y ajoutant diverses voyelles, des préfixes et des suffixes, on obtient les différentes formes morphologiques : ainsi, en arabe, *kataba* « il a écrit » ; *katabta* « tu as écrit » ; *kâtib* « écrivain » ; *kitâb* « livre » ; *maktab* « lieu où l'on écrit », c'est-à-dire « école ». On obtient ainsi une longue liste de formes verbales et substantivales ; il est clair que toutes ces formes ont en commun le concept « écrire », comme les trois consonnes *k*, *t*, *b*, auxquelles cette notion est liée.

En fait, les vocabulaires des langues sémitiques ont adopté la classification par radicaux et non par vocables comme ceux de nos langues. Il y a là déjà une différence de principe qui



frappe l'œil du lecteur ; c'est par ces radicaux que se reflète la plus grande rigidité, on pourrait dire la plus grande force organique de la structure grammaticale sémitique.

La liste des consonnes sémitiques est très riche et très variée : on y trouve quantité de sons pharyngaux, vélares et emphatiques qui manquent à nos langues. Ils proviennent essentiellement de ce que les langues sémitiques sont articulées bien plus profondément dans le gosier que les nôtres. La liste des voyelles, par contre, est relativement pauvre. On ne considère comme voyelles primitives dans les langues sémitiques que trois seulement : *a*, *i*, *ou* (brèves et longues) ; les autres voyelles que l'on rencontre ont une origine secondaire : elles dérivent de l'influence des consonnes voisines ou de la contraction de diphtongues.

Une des caractéristiques des langues sémitiques — exception faite de l'akkadien et de l'éthiopien — est que les voyelles ne sont pas écrites et doivent, pour ainsi dire, être saisies par intuition en partant de la position des consonnes à l'intérieur de la phrase. Cette absence de voyelles, à laquelle ne font exception que quelques rares textes particulièrement importants, comme la Bible et le Coran, constitue une des difficultés les plus importantes auxquelles se heurte le lecteur européen, qui souvent a l'impression de se trouver en présence de vraies énigmes chiffrées.

Dans la morphologie du nom, une désinence principale *-(a)t* désigne le féminin et sert aussi à exprimer le collectif ; pour le pluriel, on peut reconnaître des désinences communes aux langues sémitiques dans le féminin *-ât* et dans le masculin *-û* (nominatif), *-î* (cas oblique). Les langues sémitiques du sud, c'est-à-dire l'arabe et l'éthiopien, sont caractérisées par l'existence d'un pluriel spécial, appelé pluriel interne ou brisé. Ce pluriel, qui coexiste à côté de celui formé à l'aide de désinences, est produit par une altération interne du nom, généralement par une mutation des voyelles. Par exemple *kitâb*, qui signifie en arabe « livre », forme le pluriel *kutub*. Ce pluriel est obtenu par un changement de la vocalisation interne, tout en maintenant intact l'ordre des consonnes et sans l'adjonction d'aucune désinence. En réalité, cette forme est à l'origine un collectif, ce qui peut expliquer la singularité du phénomène. Le sémitique ancien possède en outre un duel dont la dési



nence (-*â* au nominatif, -*ay* au cas oblique) se retrouve diversement modifié dans les différentes langues.

En ce qui concerne la déclinaison, les cas sont bien marqués dans deux langues sémitiques : l'arabe et l'akkadien ; ils s'expriment au singulier par les désinences -*u* pour le sujet (nominatif), -*i* pour le complément déterminatif du nom (génitif) et -*a* pour le complément du verbe (accusatif) ; au pluriel, comme l'on a déjà remarqué, -*û* est la désinence du sujet et -*î* celle des cas obliques (en akkadien on trouve aussi -*anû*, -*anî*).

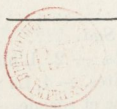
Dans les autres langues seules des traces sporadiques de la déclinaison ont survécu.

L'arabe et l'akkadien sont aussi les seules langues qui aient conservé intégralement l'ancienne terminaison du nom indéterminé (-*m* en akkadien, d'où -*n* en arabe septentrional). Quant à l'article déterminé, certaines langues ne le possèdent pas, d'autres le forment de manière diverse (*al-* préfixe en arabe ; *ha-* préfixe en hébreu ; -*â* suffixe en araméen). L'article déterminé ne peut être employé quand le nom régit un génitif : dans ce cas le nom régissant est dit à l'« état construit » et subit généralement, en plus de la perte de l'article, une abréviation ou une altération interne. Par exemple, « la parole » se dit en hébreu *ha-dâvâr* ; « la parole du roi » se dira : *d'avar ha-melek*.

Le verbe sémitique n'offre pas de nombreuses variétés de temps ; en fait, ces derniers sont plus schématiques que dans nos langues européennes. Par contre, l'étude du verbe est rendue difficile par les très-nombreuses altérations que le thème de base peut subir, et par la longue série de verbes irréguliers ou plutôt défectifs, qui possèdent une consonne radicale sujette à des lois particulières et dont les modifications se répercutent à travers toute la flexion. Ici encore, comme pour le nom, le meilleur moyen pour le lecteur est de chercher les trois consonnes fondamentales : le vocabulaire et les paradigmes aident ensuite à reconnaître la forme spécifique dans chaque cas.

Certaines altérations du thème de base, qui présentent parfois quelques analogies avec nos langues, sont assez typiques. Quand on désire exprimer l'intensité, la répétition, ou quelque autre modalité d'une action, on modifie la forme du thème

CHAPITRE IX. — LES ETHIOPIENS .....	213
a) <i>L'Abyssinie</i> .....	213
b) <i>L'Histoire</i> .....	214
1. Les sources. — 2. Des origines à l'introduction du christianisme. — 3. De l'introduction du christianisme au VII <sup>e</sup> siècle.	
c) <i>Les Religions</i> .....	217
1. La religion païenne. — 2. Le christianisme.	
d) <i>La Civilisation</i> .....	219
1. Caractéristiques générales. — 2. La littérature. — 3. L'art.	
CHAPITRE X. — CONCLUSION .....	223
1. Eléments communs des civilisations sémitiques. — 2. Les Sémites dans les civilisations de l'Orient ancien. — 3. Contribution des Sémites à la civilisation universelle.	
BIBLIOGRAPHIE .....	228



Participant d'une démarche de transmission de fictions ou de savoirs rendus difficiles d'accès par le temps, cette édition numérique redonne vie à une œuvre existant jusqu'alors uniquement sur un support imprimé, conformément à la loi n° 2012-287 du 1<sup>er</sup> mars 2012 relative à l'exploitation des Livres Indisponibles du XX<sup>e</sup> siècle.

Cette édition numérique a été réalisée à partir d'un support physique parfois ancien conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal. Elle peut donc reproduire, au-delà du texte lui-même, des éléments propres à l'exemplaire qui a servi à la numérisation.

Cette édition numérique a été fabriquée par la société FeniXX au format PDF.

La couverture reproduit celle du livre original conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal.

\*

La société FeniXX diffuse cette édition numérique en vertu d'une licence confiée par la Sofia – Société Française des Intérêts des Auteurs de l'Écrit – dans le cadre de la loi n° 2012-287 du 1<sup>er</sup> mars 2012.

Avec le soutien du

